

Frontières de la fantasy

Anne Besson

Bonjour,

En m'appuyant sur les nombreux échanges qui ont lieu autour de ces questions sur le forum du MOOC Fantasy lors de sa première session, et dans la perspective de la prochaine activité écrite (attention, indice !), je vais revenir rapidement sur l'épineuse question des frontières de la fantasy...

Ces limites ne sont *bien entendu* ni strictes ni consensuelles : John Clute et John Grant, dans leur ouvrage de référence *Encyclopedia of Fantasy* utilisent pour évoquer ce problème, intrinsèque à la nature du genre, l'expression « fuzzy set », « ensemble flou », qui renvoie à une modélisation algébrique précisément pensée pour accepter des degrés d'appartenance variables, plus ou moins élevés, plus ou moins certains, de tel ou tel élément à l'ensemble. C'est vraiment comme ça qu'il faut le voir : le domaine de la fantasy a un cœur, un centre, dense et clair, une terre ferme où s'ancrer, et puis des marches, des marges, brumeuses ou marécageuses, où toute certitude se perd... et en tant que lecteur on peut tout à fait privilégier un ou plusieurs de ces territoires très diversifiés. On est d'ailleurs en droit, aussi, de préférer des catégories plus vastes encore, plus englobantes, et de se dire alors amateur d'imaginaire en général.

Je vais dire quelques mots de plusieurs cas de figure un peu différents les uns des autres – œuvres limitrophes, liminales ou synthétiques :

D'abord le « réalisme magique », genre voisin, cousin, dont les œuvres habituellement rassemblées sous ce nom peuvent être considérées comme limitrophes par rapport à la fantasy. « Réalisme magique », c'est un oxymore, un rapprochement des contraires, qui résume bien le propos : le merveilleux magique présent au sein d'un monde et d'une société parfaitement réalistes, avec souvent des enjeux politiques et idéologiques forts, ce genre étant très présent dans ce qu'on appelle les littératures post-coloniales. Ça n'est pas du fantastique car l'existence de la dimension magique (non horrifique) est acceptée, sans surprise ou tentative de rationalisation, par les personnages et les narrateurs, alors même qu'elle apparaît curieuse aux yeux du lecteur. C'est ce qui fait, en partie, la différence avec la fantasy : le monde du réalisme magique ne semble pas fait pour que la magie y prenne place. L'autre différence est qu'il n'y a qu'un monde, là où en dans la « fantasy qui se rapproche du fantastique », un autre monde, magique, existe au sein du nôtre, juste à côté (c'est « Harry Potter ») ou, souvent, en dessous (par ex dans « Neverwhere » de Neil Gaiman, qui se rattache à la fantasy urbaine). Avec le réalisme magique, c'est « le principe » même « d'unicité de la réalité qui est remis en question ». Dernière remarque, le réalisme magique se rattache bien souvent à la littérature générale et non aux littératures de l'imaginaire. Ce classement est une



façon de reconnaître la *dominante* réaliste de ces œuvres, même si on peut regretter que du coup de très grands auteurs, très reconnus, ne soient pas identifiés comme auteurs d'imaginaire. Il y a toutefois du réalisme magique aussi de l'autre côté de ce grand partage, au prix seulement d'un léger déplacement du curseur (une plus grande place laissée à la part surnaturelle) : on peut évoquer l'œuvre magnifique de Graham Joyce, auteur de fantastique, pour certains de ses romans « Comme un conte » ou « Les Limites de l'enchantement ». On peut également proposer ce classement pour « Morwenna », roman de Jo Walton très apprécié mais qu'on ne sait guère où « caser » : l'histoire d'une jeune fan de SFFF en Angleterre à la fin des années 70, qui se trouve être aussi dotée de pouvoirs qui la mettent en contact avec les créatures magiques qui peuplent notre monde.

Œuvres liminales maintenant : autrement dit, sur le seuil et faisant office de seuil entre deux mondes, deux genres, et susceptibles de se répartir, en fonction de la sensibilité de chacun, de part et d'autre de la frontière floue... C'est le cas des œuvres regroupées par Isabelle-Rachel Casta, dont on peut interroger ou contester l'appartenance à la fantasy. Il est *vrai* que ce domaine, le « merveilleux noir », est marginal, est périphérique, par rapport aux expressions et aux définitions les plus habituelles du genre : traditionnellement déjà on n'associe pas ainsi la merveille à quelque chose de sombre. Isabelle-Rachel Casta est justement de celles qui détestent les classifications rigides, et l'ensemble qu'elle propose déborde les catégories tout en étant très homogène – unifiée notamment par le tragique amoureux et la dimension sacrificielle des héros. Elle va citer des dystopies, qui se rattachent à la SF ou encore une série de super-héros sombre et urbaine comme elles savent l'être, *Arrow*, et je n'entrerais même pas dans le débat de l'appartenance générique des univers Marvel et DC. Demeure la question centrale de savoir si Buffy ou Twilight, c'est de la fantasy, « fantasy urbaine », « paranormal romance » ... La « paranormal romance », appelée en France bit-lit, croise les codes du roman sentimental (lui-même plus ou moins romantique, ou érotique, ou humoristique) et ceux du « surnaturel » ; je ne précise pas à dessein, mais il est évident que cette hybridation même implique que le trouble ou l'effroi changent de nature pour devenir littéralement des éléments de séduction. Les œuvres de fantasy urbaine quant à elles ne se limitent pas à celles qui, à l'instar de Buffy ou Angel, sont toutes proches du fantastique ou de l'horreur pulp, et j'anticipe ici la frustration de ceux qui ne trouveront pas citées leurs œuvres favorites d'urban fantasy. Mais celles-là en forment sans doute la part la plus visible pour un public large. Nous souhaitons en parler pour mettre justement en lumière un phénomène contemporain d'attraction par le merveilleux : comme s'il s'agissait d'un aimant puissant, ou d'une planète toujours plus importante attirant donc dans son orbite des satellites toujours plus nombreux. Le fantastique tend ainsi pour une part à se fondre dans le surnaturel non-problématique, et on peut penser qu'*Harry Potter*, qui fait office de porte d'entrée dans les genres de l'imaginaire pour les jeunes lecteurs depuis 15 ans, n'y est pas étranger, car il s'agit déjà d'une œuvre qui brouille les pistes – la littérature de jeunesse est traditionnellement beaucoup plus souple dans ses classements génériques ; les éditeurs n'appliquent pas de distinction particulière. Et on constate effectivement que les lecteurs/spectateurs plébiscitent ces histoires d'initiation quel que soit leur genre principal. On notera que ce sont en grande majorité des lectrices – à 80% pour ceux qui se sont exprimés dans les sondages successifs du



site Babelio, à près de 70% pour ce MOOC. Ce ne sont pas des chiffres qui peuvent prétendre à une représentativité ou à une méthodologie d'enquête idéale, mais ils sont parlants.

Bien, ces deux premiers cas étaient assez proches : là où le merveilleux rencontre le réalisme, là où le merveilleux rencontre le fantastique ; avec les œuvres synthétiques maintenant, autour de l'ex type de *La guerre des étoiles* : cette fois on n'est plus tant du côté des cas-limites que face à une fusion au sein des différentes catégories du merveilleux, le conte et le mythe, la fantasy, et bien entendu la science-fiction. Les éléments du débat sont les suivants, que j'emprunte en partie au forum de la session 1 : *Star Wars* s'ouvre sur un prologue écrit qui place l'action « a long time ago », « far far away » - ce sont les coordonnées spatio-temporelles du conte, et d'ailleurs George Lucas a défini son œuvre ainsi ; la structure narrative d'ensemble (le héros à la naissance mystérieuse, qui grandit loin du monde et s'avère l'Elu, menant une quête de soi et une lutte, y compris intérieure, contre les forces du mal) est celle dégagée par Joseph Campbell dans ses travaux de mythologie comparée, ce qu'il appelle le « monomythe » - soit une synthèse de traits communs qui forment comme un substrat universel des mythologies héroïques. Anakin Skywalker étant né en dehors de tout rapport sexuel, sa mise au monde rappelle celle du Christ. Les rapprochements possibles avec un merveilleux médiéval devenu le merveilleux dominant en fantasy sont quant à eux légion : des chevaliers, parfois réunis en conseil, des princesses, des épées, une « Force » qui peut d'abord sembler magique et une initiation par un sage dont l'humour rappelle celui de Merlin... Bien sûr, il y a des vaisseaux spatiaux, des technologies et des armes surpuissantes, des planètes et des extra-terrestres, ce qui constitue la strate a priori la plus visible, celle de la science-fiction ; mais un argument répandu va souvent insister sur le caractère parfaitement invraisemblable et d'ailleurs franchement désinvolte, de cet « habillage » pseudo-scientifique – ainsi, les midi-chloriens, introduits dans les épisodes prequel, marqueur biologique dont le taux dans le sang permet de repérer les pouvoirs jedi, pour le dire vite. Les vaisseaux font du bruit dans l'espace, les combats au sabre laser sont impossibles sous cette forme, ça n'est donc pas de la science, entend-on : je vous renvoie à l'excellent ouvrage du spécialiste de SF, grand scientifique et grand vulgarisateur Roland Lehoucq sur ces questions... Ce que je veux souligner pour ma part, c'est que Lucas a volontairement produit un génial mélange ou une œuvre « attrape-tout », ça dépend des goûts : il montre ainsi que c'est possible et que ça marche plutôt bien. Il revient en cela aux origines pulps des genres de l'imaginaire qui étaient alors beaucoup plus intimement mêlés les uns aux autres : *Flash Gordon* peut être cité comme un grand ancêtre de *Star Wars*, présentant le même genre de combinaison. Pour moi, il s'agit sans hésitation de « space opera », un sous-genre de science-fiction qui a connu son âge d'or dans les années 1930, qui fait la part belle à l'aventure et à l'exotisme et qui met largement de côté la part scientifiquement « prouvable » de son contexte. Une SF où l'apparat futuriste est une simple surface en trompe-l'œil, où la science « pourrait » être de la magie, et à laquelle on peut opposer, comme je l'ai rapidement fait dans la vidéo de définition, une fantasy qui à l'inverse traite sa magie à l'égal d'une science en allant très loin dans la réflexion et le détail de son fonctionnement possible.

Là-dessus, une série de remarques sur lesquelles je finirai : la science n'est la magie, même si beaucoup d'auteurs vont jouer sur la fameuse idée selon laquelle « toute forme de science suffisamment évoluée » ne pourrait en être distinguée. On a l'habitude de dire, et c'est vrai,



que pour distinguer SF et fantasy, ce qui compte c'est de savoir si l'auteur fait mine de proposer une explication de type rationnelle-scientifique aux merveilles qu'il présente, ou non ; dire « hypervitesse » suffit, quand bien même ça ne veut rien dire. Mais au-delà encore, ce qui compte dans ces cas vraiment limite, c'est votre suspension d'incrédulité : l'auteur vous dit que c'est de la SF, ou dans le cas de Lucas vous donne de nombreux indices allant dans ce sens ; il vous demande d'accepter d'y croire tout invraisemblable que cela puisse être, mais après, c'est à vous de voir ! C'est ce qui explique qu'on puisse en toute bonne foi estimer que *StarWars*, c'est de la fantasy, soit parce qu'on est choqué par les éléments soit disant scientifiques, soit à l'inverse parce que, ébloui par la magie, on ne voit qu'elle – ce sont des lectures possibles, le tout est de les argumenter de façon nuancée et convaincante, en ayant bien conscience du rôle joué par ce critère très subjectif qu'est le degré d'acceptation (ce qui semblera vraisemblable ou non), variable en chacun.

Anne Besson

